d'éprouver s'ils vous avaient vu rapporter par des sergents de ville.

—Que vous êtes bonne, madame ! Mais, hélas ! je n'ai plus de parents.

—Eh quoi ! vivez-vous seule, à votre âge ?

—Non ; j'ai avec moi ma marraine : une pauvre malade, qui, en ce moment, ne jouit pas de toute sa présence d'esprit et ne s'inquiéterait point. Personne au monde ne s'inquiète de moi : je crois que le bon Dieu lui-même m'abandonne.

Elle dit cela d'un ton si navré que la bonne dame, émue, lui pressa doucement la main, en disant :

—Alors je remercie doublement mon bon ange de m'avoir conduite sur votre chemin, ma chère enfant. Mais, ne fût-ce que pour ma satisfaction personnelle, je veux vous voir installée chez vous.

Quelques instants plus tard, la voiture s'arrêtait rue de Condé, et Lolita, encore pâle, les yeux pleins de larmes qu'elle ne pouvait retenir, appuyée au bras de la vieille dame, montait doucement l'escalier, se soutenant à la rampe, de l'autre côté.

Arrivée sur son palier, elle entendit un cri de surprise et se sentit serrer dans les bras d'une personne voilée qui attendait à la porte.

—Lolita, ma chérie, que t'est-il arrivé ?

—Marthe ! oh ! Marthe ! Le bon Dieu a donc pitié de moi.

Et la pauvre enfant, suffoquée par la joie, faillit s'évanouir de nouveau.

Marthe la soutint d'un côté, la vieille dame de l'autre, tandis que Micaëla, accourue au bruit, poussait des exclamations désolées.

—Dios mio ! Dios mio ! que vous est-il arrivé, senorita ? J'étais dans des transes ! Je n'osais pas m'en aller et on ne doit pas savoir là-bas ce que je suis devenue. Vous n'êtes pas écrasée, au moins ?

—Non, ma bonne Micaëla, dit Lolita, en souriant. Je me suis seulement évanouie ; mais je vais bien, maintenant. Vous pouvez partir : je suis avec des amies.

Et son regard reconnaissant allait de Marthe à la vieille dame.

Micaëla ne se le fit pas répéter deux fois ; elle partit en disant que Mlle Pepa avait été tout à fait tranquille et qu'elle avait mangé de bon appétit.